

AVANT-PROPOS

Je suis professeur de dessin.

Au hasard d'un réaménagement de poste je me suis trouvée il y a six ans envoyée dans un EREA : Établissement Régional d'Enseignement Adapté, accueillant, de la 6^e au CAP, des jeunes en très grande difficulté scolaire.

Celui-ci rassemble à Paris des élèves pour la plupart franco-africains. Ni eux ni moi n'avons choisi d'y venir. Si je le sais ils le savent aussi.

Semaine après semaine nous allons trouver comment arriver à vivre ensemble, dans ce lieu où chaque journée, chaque heure, ne ressemble à aucune autre.

Ce recueil de moments choisis propose au lecteur de partager un peu de cet étrange chemin commun.

L'homme-toupie

Une classe de troisième. Ils sont douze.

La veille, je suis allée me présenter à eux à l'atelier de menuiserie. Ils se tenaient à l'écart les uns des autres, certains debout, d'autres assis sur les établis, poings serrés dans les poches, figures cachées sous les capuches rabattues jusqu'aux yeux. J'ai parlé sous le seul regard, fixe et inexpressif, d'un garçon beaucoup plus grand et large que les autres, presque dans le vide, sans susciter d'autre réaction que leur évitement manifeste de toute entrée en relation.

Première séance. À huit heures du matin je dois aller les chercher dans la cour. Je reconnais l'un deux, m'avance vers lui. Il se lève du banc sur lequel il m'attendait avec les autres, qui le suivent, sans un mot.

L'ascension de l'escalier jusqu'au quatrième étage est chaotique. Certains montent en courant. D'autres, toujours en courant, grimpent deux étages pour en redescendre un en s'invectivant, des sacs volent par dessus les têtes et la rampe... L'entrée dans la salle s'effectue sur le même mode.

Au bout de dix minutes, seulement deux ou trois garçons sont assis. Manifestement le groupe a décidé d'ignorer ma présence : quand je leur parle, à tous ou un par un, ils ne m'entendent pas.

Je décide néanmoins de distribuer du travail en donnant de courtes consignes au gré de leur furtive attention. L'ambiance s'apaise petit à petit, mais il y en a toujours deux ou trois qui sont debout, à tour de rôle, tapotant une tête pour faire lever l'autre et l'obliger à entrer en conflit ; parfois tel ou tel, se déclarant outragé par une pichenette ou une insulte, saisit un siège (les tables heureusement sont fixes) pour le brandir et en intimider celui qu'il prétend être son agresseur ou bien celui qu'il a choisi de provoquer. Je ne comprends pas toujours les termes ou les règles des litiges.

Celui qui m'inquiète le plus est le garçon démesuré qui me fixait du regard la veille à l'atelier : il se déplace dans l'espace de manière aléatoire, frôlant les murs et les autres, tel une sorte d'homme-toupie, parfois un tabouret à la main, riant fort, parlant un argot que j'ai du mal à comprendre. J'ai peur qu'il ne se blesse ou ne blesse l'un de ses camarades. Je ne sais pas comment intervenir sans risquer d'attiser le danger.

La séance doit durer deux heures. La sonnerie libératrice m'apparaît comme un horizon lointain, il faut

réfléchir vite, ne serait-ce que pour trouver en moi la ressource qui me permettra de vivre le moment et la durée.

Une réflexion me vient : je vis cette ambiance pour la première fois et suis donc prise de court par l'effet de nouveauté, tandis que chacun d'entre eux vit avec lui-même depuis toujours et avec le reste du groupe depuis au moins une année scolaire. Ils savent donc comment se protéger des dangers qu'ils se font courir. Forcément des règles de sociabilité ont été établies entre eux, même si pour l'instant elles m'échappent totalement. Je peux par ailleurs compter sur le fait qu'ils souhaitent, chacun, arriver indemne jusqu'à l'heure de la récréation.

La seule de mes possibilités, tout en restant vigilante quant à la sécurité de chacun, est de miser sur leur instinct de conservation.

Avant de pouvoir leur proposer de me faire confiance, j'apprends qu'il va falloir que je leur fasse confiance.

•

L'homme-toupie n'a cessé de tourner dans l'espace, durant tout le premier trimestre, mais n'a jamais fait courir de danger à ses camarades ni à moi-même. Il n'a jamais utilisé sa force pour servir ses intérêts. Les autres, qui le connaissaient, n'avaient pas peur en sa présence malgré ses courses folles.

Au gré des semaines, nous avons fini par nous parler et il s'est assis. La seconde moitié de l'année, chaque fois

que nous nous croisions dans l'école, il m'a tenu les portes et proposé, souriant, de passer avant lui.

J'ai appris bien plus tard qu'il habitait avec quatre autres personnes aussi corpulentes que lui dans un studio insalubre et très exigu. Peut-être le lundi à huit heures, après un week-end de repli forcé, jouissait-il simplement, dans cette salle de classe spacieuse et confortable, de la possibilité de se déployer.